

<https://www.dechargelarevue.com/I-D-no-899-Jusqu-ou-l-on-va-a-partir-de-rien.html>



I.D n° 899 : Jusqu'où l'on va à partir de rien

- Le Magnum - Les I.D -

Date de mise en ligne : mercredi 25 novembre 2020

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

Oh la rude tache que d'essayer d'éclairer en une page (c'est le principe, mais parfois ça déborde) un ouvrage de 324 pages, tel que se présente le dernier livre d'Alexis Pelletier chez [Tarabuste](#) ! Déjà que j'ai du mal à définir quel est le titre principal entre *Le présent du présent* et *Il faut que tu me suives* censé le précéder, quand l'une et l'autre de ces deux ensembles non seulement relèvent de la même écriture, du même fil de voix qui se tire de vers en vers qu'on dit *libres*, mais qui pétrissent la même pâte, jusqu'à introduire dans l'un et l'autre des vers quasi identiques.

Non, il ne serait pas juste d'écrire que l'un est, sinon le brouillon de l'autre, du moins un parcours préliminaire exploratoire. En conséquence de quoi, il faut admettre que le livre est constitué de deux textes jumeaux. Et il est troublant, un rien déroutant, lecture faite de *Il faut que tu me suives*, de recommencer à lire le même recueil (mais ce n'est pas non plus le même recueil, bien entendu) avec *Le présent du présent*, qui n'est pas un recueil il est vrai, mais un seul et long poème qui nous entraîne *au fur des mots* dans *une série de bifurcations possibles*, comme il est dit dès les premières pages, et repris et développé dans la seconde partie :

l'application à tenter d'écrire
se passe comme si toujours
il fallait ajouter une chose
une autre chose et
encore une autre
à ce qui est déjà venu jusqu'au poème

et cela dure sans vraiment que je sois
en mesure d'expliquer pourquoi
cela me tient et sans savoir aussi
si cela tient

Ainsi, *cette matière à glissement* embarque le poète (et le lecteur) dans un mouvement rhapsodique : ça drague et ramasse tout ce qui se trouve à portée, à partir d'un rien, qui est le premier mot du livre, et l'occasion d'une première réflexion : *On dit qu'il n'y a rien / mais ce n'est pas vrai*, puisque que étymologie à l'appui : *jamais rien puisque toujours quelque chose* (allez-y voir de plus près, si je ne suis pas clair), et d'un premier poème où il semble que la voix d'Alexis Pelletier est habitée par celle d'**Antoine Emaz** auquel les vers sont dédiés, on est conduit jusqu'à la Grande Ourse par exemple, et à Fukushima, au livre de *Ryôichi Wago traduit par Corinne Atlan* [1], et

c'est peut-être encore le moment de nommer
le plaisir de connaître Thierry et Corine Richoux
viticulteurs à Irancy

et d'évoquer *le rouge-gorge* et *un bras de l'aimée*, (et je passe sous silence, bien à tort j'en conviens, les nombreuses et érudites références musicales, sans compter les poétiques, qui nécessiteraient une étude à elles seules), et encore - puisque le poème ne sert à rien

il ne fait qu'accompagner
le réchauffement climatique

*

curieuse impression toujours
d'être dépassé par ce que j'essaie d'écrire
ou plus exactement par ce qui vient
et sans doute qu'il faut que cela échappe
pour qu'il y ait quelque chance
d'écrire un poème
et non d'être dans le ressassement
des mêmes évidences

note Alexis Pelletier, qui tend à rejoindre cet idéal pointé entre autres poètes par **Paul Eluard** affirmant que *Le tout est de tout dire*, et qu'on retrouve, reformulé ici et là dans chacun des textes jumeaux. Ainsi, dans *Il faut que tu me suives* :

Tout peut entrer dans un poème
cette chose s'apprend avec Apollinaire et Cendrars

Post-scriptum :

Repères : **Alexis Pelletier** : *Le présent du présent*, précédé de : *Il faut que tu me suives*. Éditions [Tarabuste](#) (rue du Fort - 36170 Saint-Benoit-du-Sault). 324 p. 20Euros

Chez le même éditeur : De **Gabriel Zimmermann** : *Lapidaires* (lire l'I.D n° 891 : [G.Z et le pari du lyrisme](#)) , de **Jean-Claude Martin** : [Lire un jardin](#) ; et de **Luce Guilbaud** : [Où la chambre d'enfant](#).

[1] - *Jet de poèmes / dans le vif de Fukushima* : lire l'I.D n° [626](#).